

COMPTES RENDUS THÉMATIQUES

BONNOT Marie et Aude LEBLOND (dir.), 2017, *Les contours du rêve. Les sciences du rêve en dialogue*. Paris, Éditions Hermann, 312 p., photogr., bibliogr. (Nicolas Pierre Boissière)

Fruit d'un colloque organisé en juin 2015 à Paris, cet ouvrage collectif codirigé par Marie Bonnot et Aude Leblond, chercheuses en études littéraires à l'Université de la Sorbonne Nouvelle, s'attaque à un défi scientifique important : qu'est-ce que le rêve ? Pour tenter d'y répondre, les quinze auteurs du livre proposent une approche épistémologique originale qui mobilise l'ensemble des disciplines s'intéressant au rêve, allant de la philosophie aux sciences cognitives (neurosciences, psychologie), en passant par les études littéraires et artistiques (cinéma, photographie) et les sciences humaines et sociales (linguistique, histoire, anthropologie, sociologie).

Après une introduction qui pose d'emblée le problème de la définition du rêve, «aussi évidente pour chacun qu'impossible à formuler» (p. 6), l'ouvrage se divise en quatre parties. La première, intitulée «Savoirs du rêve», fait le point sur «où en est la science des rêves» (p. 15) en présentant la réception des thèses freudiennes dans la littérature du XX^e siècle, l'état de la recherche en neurosciences et le problème que constitue le rêve pour la philosophie de l'esprit. Dans la mesure où «un individu autre que le rêveur ne peut pas avoir un accès direct aux images et représentations constituant un rêve» (p. 43), la deuxième partie, «Rêve, narration, fiction», appréhende plutôt celui-ci comme un discours, qu'il soit verbal ou écrit, réel ou fictionnel. La troisième, «Le rêve en technicolor», poursuit cette perspective en considérant toutefois le rêve comme image et en examinant plus en détail les liens entre expérience onirique et expérience cinématographique. La quatrième partie, «Le rêve, lieu commun», revient enfin sur ses dimensions collectives en regroupant trois analyses s'inscrivant dans des contextes spatio-temporels très divers (l'Europe médiévale, les Andes péruviennes, l'Espagne contemporaine et la France des années 1970).

Au-delà de cette structure, trois types de contributions se retrouvent dans ce volume. Les premières, à l'image de celles de Georgeta Cislaru en linguistique ou de Jacques Montangero en psychologie cognitive, dressent le bilan de la recherche sur le rêve dans leurs disciplines respectives. Les deuxièmes, comme celle d'Arianna Cecconi, s'articulent autour d'études de cas plus précises. Dans son texte, cette anthropologue offre en effet une réflexion comparée des deux enquêtes ethnographiques qu'elle a réalisées, l'une au Pérou, l'autre en Espagne, et qui s'attachaient à analyser les dimensions performatives, tant pour les individus que pour les groupes, de deux genres de rêves : ceux considérés comme venant «du dedans», c'est-à-dire «générés par des pensées et des soucis préexistants chez la personne» (p. 254), et ceux considérés comme venant «du dehors», à savoir les rêves donnant lieu à des interactions avec des entités non humaines (fantômes, esprits, divinités) ou apportant au rêveur une révélation, une prémonition ou une expérience de sortie de corps. Troisièmement, deux autres contributions laissent la parole à des artistes – Étienne Buraud, photographe et Olivier Séror, cinéaste – qui reviennent chacun de manière réflexive sur leurs projets artistiques dans lesquels le rêve a été un moteur de leurs processus créatifs.

Ce bel ouvrage, tant par son propos que par son édition, mérite d'être lu par toute personne intéressée par l'analyse scientifique du rêve. Sa première grande force est d'abord de délimiter, comme son titre l'indique très clairement, «les contours du rêve». Si les différents états de la recherche dressés ne permettent toujours pas d'établir clairement ce qu'est le rêve, les diverses contributions le distinguent néanmoins bien de ses «notions connexes», comme le «monologue intérieur», la «narration», la «fiction», le «délire», l'«hallucination», le «cinéma intérieur», l'«oracle», le «mensonge» ou la «fantaisie» (p. 6-7). Sa deuxième grande force réside ensuite dans la capacité à faire dialoguer de façon cohérente plusieurs disciplines scientifiques dans l'objectif, réussi, de faire avancer les connaissances sur le rêve. On ne peut qu'apprécier dans cette optique les différentes introductions, en début d'ouvrage et de chaque partie, qui synthétisent bien les propos de tous les contributeurs, ainsi que la bibliographie sélective, organisée en sections disciplinaires indiquant les lectures classiques sur le rêve.

Marie Bonnot et Aude Leblond mentionnent en citation d'ouverture un passage des *Cahiers* de Paul Valéry où le poète indique que, selon lui, le rêve est devenu, après avoir été pensé comme un fait religieux et un fait philosophique, «un fait tout court» (p. 5). Pour reprendre l'expression similaire de Marcel Mauss, peut-être plus familière pour les lecteurs en sciences humaines et sociales, ce livre rappelle finalement que le rêve, parce qu'il renvoie à la fois aux dimensions individuelles, collectives, discursives, artistiques et religieuses, représente bien un «fait social total» qui nécessite, par voie de conséquence, de mobiliser l'ensemble des disciplines pour le comprendre dans son entièreté.

Nicolas Boissière
Département de sciences des religions
Université du Québec à Montréal, Montréal (Québec), Canada

FAVRET-SAADA Jeanne, 2015, *The Anti-Witch*, traduit du français par M. Carey. Chicago, HAU Books, 140 p., bibliogr., index (Anne-Marie Rouillier)

Dans cette étude originale dont l'occulte se révèle être le terrain de recherche, Jeanne Favret-Saada, ethnologue française qui s'intéresse de longue date à la sorcellerie, continue de dévoiler des pans d'un monde relativement intangible, celui de la sorcellerie. *The Anti-Witch*, paru en 2015, est la traduction anglaise par Matthew Carey du livre original *Désorceler* de J. Favret-Saada (2009). L'anthropologue française, devenue en fin de compte psychanalyste, revisite son travail de recherche déjà présenté dans *Les mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le Bocage* (1977). L'auteure, transparente, mentionne dès le départ que la sorcellerie dont traite l'ouvrage n'est plus ce qu'elle était, le tissu social de jadis ayant de beaucoup changé (p. 5), ce qui n'a pas d'incidence sur l'intérêt que représente la thématique pour les lecteurs et lectrices.

Le livre est préfacé par Veena Das, professeure d'anthropologie à l'Université Johns Hopkins (à Baltimore, au Maryland), qui souligne la pensée créatrice de l'auteure et sa façon unique d'aborder la discipline. En effet, au-delà du propos théorique, l'ouvrage amène le ou la chercheur(e) à considérer le juste recul à prendre pour permettre de s'ouvrir à la réalité des personnes étudiées. J. Favret-Saada marche, pour sa part, sur la fine ligne entre la sphère personnelle et le sujet d'étude, s'impliquant elle-même dans des processus touchant à la sorcellerie. Das en fait d'ailleurs la remarque: «De quelles manières spécifiques les anthropologues se retrouvent-ils tissés avec les mondes qu'ils étudient et représentent alors qu'ils donnent forme à leurs expériences dans ce qu'ils appellent par euphémisme le terrain?» (p. ix, traduction libre).

Le cœur du texte se divise en six chapitres avec comme fil conducteur les stratégies de contre-action à l'égard de la sorcellerie dans les maisonnées rurales du Bocage de l'Ouest français sur les bases de données datant de 1969 à 1972. Le préluce nous fait rencontrer l'informatrice clé, une certaine Madame Flora, qui est «désorceleuse». Cette dernière a permis à J. Favret-Saada de cerner avec plus d'acuité la triangulation sorcier-ensorcelé-désorceleur, les trois pivots de cette histoire de forces occultes. Ainsi, un être ensorcelé, toujours un chef de famille masculin, est sous l'emprise d'un sort porté sur lui par un sorcier, ce que le désorceleur identifie selon des «symptômes» variables et souvent subtils qui oscillent entre l'anxiété et les malchances répétées pour le lotissement agricole familial. Le désorceleur offre une variété de techniques de rétablissement, notamment la cartomancie et la lecture du tarot, dont le livre présente quelques illustrations révélatrices dans (p. 64-80). Ces techniques visent invariablement à remettre de l'ordre dans la vie de l'homme ciblé, de sa famille et de leur exploitation agricole (p. 9). Nous pourrions donc assimiler l'«ensorcellement» à un diagnostic délétère posé par un expert, le désorceleur.

Il est pertinent de relever ici la détresse des gens affectés qui vont à la recherche d'une aide qui se personnifie en ce désorceleur. Ce dernier met diverses stratégies en œuvre qui altèrent l'équilibre psychique de l'ensorcelé. Cela inclut un rapport de complicité avec la femme de l'ensorcelé, qui conserve son «rôle domestique» caractéristique de l'époque tout en mettant discrètement en œuvre des actions aux visées thérapeutiques, suivant en cela les consignes du désorceleur (p. 87-88). L'objectif ultime réside dans la possibilité que l'ensorcelé soit à nouveau capable de jouer son rôle de «chef de clan» avec efficacité, ce que J. Favret-Saada nomme plus précisément le «producteur» ou l'«entrepreneur individuel», termes qui se rattachent, dans le contexte, à la production agricole.

Portant un grand respect pour les pratiques des groupes étudiés, J. Favret-Saada s'est immergée dans les processus de «désorcèlement». Le journal de terrain a pris pour l'auteure une place cruciale comme outil de recherche. Les expériences et les affects qui surgissent de celles-ci s'y trouvant mis à l'écrit ont permis de révéler le glissement qui amène le «désorcèlement» à revêtir un aspect thérapeutique (p. 153). Bien que ce travail thérapeutique présenté dans l'ouvrage soit «un espace mi-fictif, mi-réel» (p. 47), la spécificité du regard anthropologique semble avoir imposé une rigueur dans les observations ainsi que dans l'analyse, le propos étant ponctué de références académiques et bénéficiant d'un certain recul critique.

L'ouvrage est une lecture d'intérêt pour approfondir la réflexion sur la façon d'aborder le terrain de recherche ainsi que l'engagement du ou de la chercheur(e), pour le bienfait d'une étude, dans des pratiques potentiellement perturbantes. Les anthropologues qui souhaitent explorer, notamment, l'ethnomédecine et la parenté y trouveront matière à penser. De même,

des thérapeutes de divers horizons pourraient trouver un intérêt à explorer les questions de la vulnérabilité, de la résilience et des stratégies de guérison en s'arrêtant sur le propos sensible de J. Favret-Saada.

Références

FAVRET-SAAD A J., 1977, *Les mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le Bocage*. Paris, Éditions Gallimard.

—, 2009, *Désorceler*. Paris, Éditions de l'Olivier.

Anne-Marie Rouillier
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

ROUGEON Marina, 2015, *Proximités, passages et médiumité. Contours et détours caseiros au Brésil*. Louvain-la-Neuve, Éditions Academia-L'Harmattan, coll. Anthropologie prospective, n° 16, 224 p., bibliogr. (Deirdre Meintel)

Plusieurs aspects enthousiasment le lecteur dès le début de cet ouvrage, dont l'écriture, à la fois agréable et élégante. Nous sommes vite entraînés dans l'intimité du quotidien des femmes dans les quartiers populaires de la ville de Goias, située au centre-ouest du Brésil. La monographie de Marina Rougeon est centrée sur la modalité *caseiro* des rapports sociaux, soit une modalité associée aux femmes et à la vie domestique, mais qui la dépasse; une «déclinaison» qui va au-delà de la *casa*, qui inclut des hommes et module les comportements. Cette déclinaison s'oppose à l'institutionnel et à l'officiel, mais peut y amener des perturbations (p. 35-39). Elle rappelle les notions de la «localité» (Appadurai 2001) et du local (Hannerz 1996). Cette notion de *caseiro*, telle qu'élaborée par l'auteure, semble particulièrement apte pour le contexte brésilien, où la porosité des frontières – entre public et privé, entre différentes religions – est particulièrement évidente. La modalité *caseiro* connote le sensible, du fait qu'elle représente le lieu par excellence de l'appréhension directe à travers les sens.

Ces deux thèmes, le *caseiro* et le sensible, fournissent le tronc commun des connexions rhizomatiques entre les divers thèmes qui sont abordés dans les autres chapitres, dont la photographie, les complicités et les rivalités dans les relations entre proches (surtout les femmes), et les pratiques spirituelles et religieuses. À l'égard de ces dernières, le lecteur est amené à comprendre que les liens de proximité incluent des esprits de panthéons familiaux et de plusieurs autres (spiritiste, d'où quelques esprits français, de l'umbanda). La structure originale du livre convient à la description nuancée de phénomènes complexes et interconnectés, tout en permettant au lecteur de saisir l'imbrication de différentes sphères de vie: les rapports sociaux de proximité, l'espace urbain, le monde des esprits.

Mentionnons également la réflexivité exemplaire dont l'auteure fait preuve. Bien que son positionnement soit discuté dans l'introduction du livre, l'auteure est présente tout au long de la monographie. Il s'agit d'une présence «organique», mais jamais envahissante. M. Rougeon mentionne sa participation aux endroits où elle est pertinente à la compréhension de ce qu'elle décrit – prise de photo, consultation de *benzideiras*, celles qui font les bénédictions. (Veuillez noter que certains hommes sont reconnus comme bénisseurs.)

Dans la pratique de la bénédiction, la *benzedeira* sollicite par une prière précise un saint avec lequel elle est en lien déjà par la prière pour aider le requérant, normalement quelqu'un de ses proches. Les esprits qui sont mobilisés au secours des vivants, à travers les prières, les bénédictions et la médiumnité, font partie de la modalité *caseiro*. L'auteure présente de telles prières qui illustrent le ton familial qui caractérise le rapport de la *benzedeira* avec le saint. Ce sont non seulement divers panthéons qui s'entremêlent, mais aussi le religieux et la thérapeutique qui sont amalgamés. La bénédiction se relie également aux rapports familiaux et familiers : les jeunes demandent couramment aux aînées de leur donner la bénédiction, habitude que nous avons observée aux îles de Cap-Vert. Par ailleurs, le don des *benzedeiras* passe souvent par les liens généalogiques. Les médiums, plus associés au spiritisme et à l'umbanda que les bénisseuses, traitent des cas plus lourds et entretiennent des relations de collaboration soutenue avec les esprits. Dans les deux cas, constate l'auteure, il s'agit d'expériences sensibles, où le corps devient «*aparelho*» (appareil). Les ouvertures du corps deviennent des passages. En même temps, les lieux de passage physiques peuvent activer l'ouverture du corps aux esprits errants. Enfin, l'espace urbain où habitent les femmes décrites par M. Rougeon apparaît comme chargé spirituellement, rempli d'entités invisibles, parfois méchantes, sinon maléfiques.

Il est difficile de résumer la contribution de ce volume à l'anthropologie. Quoique centré sur les relations de proximité, il apporte des perspectives précieuses à l'étude de la race, de l'histoire de l'esclavage et de la mémoire sociale. Bien qu'enraciné dans la réalité sociale brésilienne, il apporte beaucoup à l'étude des relations de genre, à celle des femmes, à celle encore de la religion populaire. L'apport du livre dépasse le contexte à l'étude, notamment en ce qui concerne la réflexivité de la démarche méthodologique utilisée ainsi que l'utilisation originale de la photographie au service d'une ethnographie «sensible».

Références

- APPADURAI Arjun, 2001, «La production de la localité» : 221-273, in A. Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*. Paris, Payot.
- HANNERZ Ulf, 1996, «The Local and the Global: Continuity and Change» : 17-29, in U. Hannerz, *Transnational Connections: Culture, People, Places*. Londres, New York, Routledge.

Deirdre Meintel
Département d'anthropologie
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada
